

« Nos ancêtres les piétistes » : les évangéliques appartiennent à la postérité du puissant mouvement de spiritualité né au sein du luthéranisme germanique au XVII^e siècle. Mais l'ignorance à son sujet oscille entre la vilaine caricature (assez courante) et l'image de vitrail, naïvement enjolivée (rare).

Marc Lienhard en restaure la physionomie, avec les nuances et les proportions. Aujourd'hui président de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, il a longtemps professé à la Faculté de Théologie Protestante de l'université de Strasbourg, et s'est intéressé « magistralement » au sujet. Le texte qu'on va lire est tiré de sa « leçon d'ouverture », donnée lors de la séance de rentrée de la Faculté de Théologie Evangélique le 11 octobre 1998

Le piétisme allemand

I. Introduction

Au sens général du terme, le mot piétisme désigne l'attitude de ceux qui insistent sur la conversion, la piété personnelle et le retrait par rapport au monde.

Au sens historique plus précis, le mot piétisme désigne un mouvement de renouveau qui émerge au XVII^e siècle et s'épanouit pleinement au XVIII^e siècle. Il apparaît au sein du protestantisme continental. A côté du puritanisme anglais, puis du méthodisme du XVIII^e siècle, il constitue le mouvement religieux le plus important du protestantisme depuis la Réformation. Le mot piétisme était

d'abord un sobriquet inventé autour de 1670 dans la région de Francfort-sur-le-Main pour critiquer ceux dont on pensait qu'ils voulaient être plus pieux que les autres. Les piétistes eux-mêmes, tels que Spener, l'ont écarté ou lui ont donné un sens positif à l'instar de Joachim Feller, professeur de rhétorique à Leipzig, pour lequel le piétiste est « un homme qui étudie la Parole de Dieu et qui vit une vie sainte en conformité avec elle » (1689).

Mais revenons à une caractéristique historique du piétisme.

En insistant sur l'intériorisation de la foi et sur un christianisme individualisé et personnel, le piétisme s'insère dans un

mouvement plus général qui avait touché l'Europe du début des temps modernes. Ce mouvement voulait surmonter l'esprit des orthodoxies confessionnelles dominantes jusqu'au XVII^e siècle, se détourner de l'aristotélisme qui, sur le plan philosophique, leur était souvent sous-jacent, se détourner aussi des controverses doctrinales si vivaces à cette époque et dépasser un christianisme souvent figé dans des formes traditionnelles extérieures.

A ce titre, le piétisme est apparenté à ces mouvements religieux qu'on trouve dans le catholicisme (jansénisme, quiétisme) voire dans le judaïsme (hassidisme).

Pourtant, dans la mesure où il se réclamait de la Réformation du XVI^e siècle et par sa prétention à achever une Réforme demeurée, à ses yeux, inachevée, en complétant la réforme de la doctrine par la réforme de la vie, le piétisme constitue un phénomène typiquement protestant. Le fossé entre luthériens et réformés, que les orthodoxes avaient approfondi, fut relativisé par le piétisme sans être pour autant totalement comblé. Celui qui séparait les Eglises protestantes de Rome fut agrandi, puisque Spener annonçait avec force la chute prochaine de la Rome papiste. Pourtant, l'insistance sur la piété plutôt que sur la doctrine allait aussi – notamment avec Zinzendorf – favoriser certains rapprochements.

II. Origines du piétisme

Depuis le XIX^e siècle, la recherche s'interroge sur les racines du piétisme. Les uns, comme Albrecht Ritschl, voyaient surtout un lien avec la mystique médiévale et insistaient sur les différences avec la Réformation, d'autres au contraire situaient le piétisme plutôt dans le sillage de Luther. Ce débat, important notamment pour la question de l'origine des conventicules chers aux piétistes, ou de l'eschatologie piétiste, a pourtant perdu aujourd'hui de sa virulence. On se concentre plutôt sur le piétisme en tant que tel et sur son impact sur l'Eglise et sur la société.

Mais dans une perspective chronologique plus précise, à quelle époque faut-il plus exactement situer le piétisme ?

En fait, il y a deux réponses :

– Si l'on considère le piétisme sous l'angle de l'histoire de la spiritualité, on a tendance aujourd'hui à y inclure un auteur qui a vécu en Allemagne de 1555 à 1621 et qui, par ses écrits, eut un rayonnement considérable : Jean Arndt. Ce pasteur luthérien fut notamment l'auteur d'un écrit d'édification parmi les plus répandus de la chrétienté, intitulé *Du vrai christianisme* (quatre livres parus entre 1605 et 1609), qui se proposait en particulier de compléter la consolation donnée par le message de la justification par la foi par des conseils relatifs à la prière, à la vie pieuse et à la suivance de Jésus-Christ, s'inspirant d'ailleurs d'auteurs mystiques médiévaux.

C'est devenu le livre d'édification le plus lu chez les piétistes.

– Alors, le piétisme a-t-il déjà commencé au début du XVII^e siècle ? En fait non, si on entend par piétisme un phénomène historique plus restreint, c'est-à-dire un mouvement de renouveau religieux qui s'exprime aussi sous l'angle social, en particulier par la formation de groupes et de communautés.

Certes, au tournant du XVI^e vers le XVII^e siècle était déjà intervenu, surtout chez Arndt, ce changement que nous considérons comme typique du piétisme, mettant l'accent sur la vie plutôt que sur la doctrine, sur une piété centrée sur la nouvelle naissance et la sanctification plutôt que sur la foi réformatrice dans la justification par la foi – orientation qui fut reprise et développée par le piétisme.

Au tournant du XVI^e vers le XVII^e siècle était déjà intervenu, surtout chez Arndt, ce changement que nous considérons comme typique du piétisme, mettant l'accent sur la vie plutôt que sur la doctrine, sur une piété centrée sur la nouvelle naissance et la sanctification plutôt que sur la foi réformatrice dans la justification par la foi...

Mais ce qui était nouveau par rapport à Arndt et qui donna sa consistance propre au piétisme allemand, fut d'une part l'idée et la pratique d'un rassemblement des chrétiens véritables ou des croyants pieux dans des petits groupes ou « conventicules » au sein de l'Eglise mul-

titudiniste, et parfois en dehors d'elle, et d'autre part une espérance de type millénariste, qui se détournait de l'idée réformatrice que le dernier jour était proche, pour mettre en avant l'idée de temps meilleurs imminents sur terre y compris pour l'Eglise, conviction qui se fondait sur le chapitre 20 de l'Apocalypse, notamment le thème des mille ans précédant la fin proprement dite.

Mais avant de voir de plus près les tendances théologiques et pratiques du piétisme en évoquant les orientations de ses principaux représentants, il convient de rappeler le contexte dans lequel il s'inscrivait et les défis auxquels il s'est efforcé de répondre.

III. Les défis auxquels le piétisme a répondu

1) Au plan de l'Etat

Après la guerre de Trente ans, la raison d'Etat, dans l'« absolutisme éclairé » s'impose de plus en plus. Les cours allemandes connaissent Machiavel. C'est l'intérêt de l'Etat, voire du prince, qui dicte toute conduite, et non pas la promotion de la vérité. Pourtant l'emprise des autorités, même détachées de l'Eglise, reste réelle dans la vie des Eglises.

2) Au plan de la société

L'Allemagne sort de la guerre de Trente ans (1648). Celle-ci a eu des effets

à tous les niveaux. D'un côté elle a entraîné un approfondissement religieux (le choral luthérien a connu son apogée). La religion s'est faite plus personnelle, plus intense, quelquefois aussi elle prend des accents apocalyptiques.

Mais la guerre a entraîné aussi la relativisation des confessions et des Églises. L'important est ailleurs : dans la loi ou religion naturelle, dans l'expérience religieuse. Et puis, la joie de vivre explose. Les prédicateurs, par contre, prêchent la repentance et l'intériorisation, et luttent contre la *Weltlichkeit* (mondanité).

3) Au plan de la culture

Venu d'Italie, le baroque pénètre en Allemagne, et déploie ses fastes. Le théâtre et l'opéra connaissent un grand succès, certaines cours, comme à Dresde, ne cessent de festoyer. Face à ce déferlement, un certain nombre de chrétiens, laïcs et théologiens, réagissent en marquant leur opposition.

Venu d'Italie, le baroque pénètre en Allemagne, et déploie ses fastes. Le théâtre et l'opéra connaissent un grand succès, certaines cours, comme à Dresde, ne cessent de festoyer.

Certains auteurs récents, comme Neveux et d'autres, pensent qu'une première vague de sécularisation s'est étendue sur l'Allemagne, c'est-à-dire que des secteurs de plus en plus larges de la société et de la culture étaient en train

d'échapper à l'emprise de la religion et de l'Église. Le piétisme serait, à toutes les époques, une manière de répondre à ce défi de la sécularisation. La thèse est sans doute exagérée. Selon des observateurs étrangers voyageant en Allemagne à la fin du XVII^e siècle, les églises sont loin d'être vides, les Allemands demeurent un peuple religieux.

Pourtant, des symptômes de cette sécularisation existent non seulement dans les milieux d'État, mais aussi et en particulier au plan de la pensée. Une certaine critique de la religion se faisait jour non seulement chez des philosophes ou des juristes, mais aussi chez des esprits plus simples. Ainsi, le soldat qui sortait de la guerre de Trente ans s'est mis soudain à douter en lisant le récit de la victoire de Samson assommant des centaines d'adversaires. Les esprits plus éclairés allaient plus loin et demandaient, par exemple, comment Moïse, l'auteur présumé des cinq premiers livres de la Bible, pouvait savoir ce qui s'était passé depuis la création, ou encore dans quelle mesure les prophéties de l'Ancien Testament s'étaient vraiment réalisées ? Il est évident que le développement de la science a renforcé ces questionnements et ces doutes. Or, il faut bien constater que le scepticisme à l'égard de certaines affirmations de la Bible signifiait pour beaucoup d'hommes l'effondrement de toute foi chrétienne.

Du côté des théologiens on s'inquiéta de cette vague critique, et on se sentit appelé à faire de l'apologétique. Ainsi Grossgebauer publie-t-il un écrit intitulé

Preservativ wider die Pest der heutigen Atheisten, die uns die Gewißheit und göttliche Autorität der Schrift und unserer Seelen Unsterblichkeit in Zweifel ziehen wollen (1669) (Pour préserver de la peste que sont les athées d'aujourd'hui, qui veulent mettre en doute la certitude et l'autorité divine de l'Écriture et l'immortalité de notre âme.)

4) Une des raisons qui permet de comprendre finalement la montée du piétisme était l'état de l'Eglise et de la théologie

Certes, les orthodoxies avaient fait preuve d'une certaine vigueur durant la guerre de Trente ans (cf. Paul Gerhard), permettant aux fidèles de tenir le coup. Ils étaient loin d'être des intellectuels sans foi profonde. Ils souffraient de la léthargie spirituelle qu'ils constataient dans les Eglises et proposaient toutes sortes de remèdes. Pourtant, les orthodoxies semblaient incapables de répondre aux nouveaux défis : trop de place était accordée aux controverses et à la foi en tant que système doctrinal, l'Eglise était ressentie comme une institution qui enseignait des théories sur la Bible, mais ne la faisait pas lire, les pasteurs écrasaient les laïcs, l'Eglise était trop liée à l'Etat, l'aspect communautaire était trop réduit, la mission et la diaconie de l'Eglise et des chrétiens étaient quasiment absentes, on s'était installé dans ces grands corps qu'étaient les Eglises territoriales où religion et vie sociale s'imbriquaient étroitement.

IV. Les débuts et l'essor du piétisme

Il nous faut regarder vers Francfort-sur-le-Main, où depuis 1666 un Alsacien était premier pasteur de la ville. Il était né à Ribeauvillé en 1635 et s'appelait Philipp Jacob Spener. Dans les premières années, il s'était efforcé de mettre en pratique les propositions de réforme de l'orthodoxie luthérienne : une sanctification plus stricte du dimanche, une pratique de la discipline à l'encontre des blasphémateurs, la réintroduction de la confirmation, un renouvellement de l'instruction catéchétique. Mais les effets restaient limités malgré l'aide que lui apportaient, en général, les autorités civiles. Spener se rend compte que, par ces mesures imposées d'en-haut, on n'obtenait pas le « vrai christianisme », pour reprendre les termes de Jean Arndt. Reconstruire la vie ecclésiastique comme l'avait fait l'orthodoxie luthérienne après la guerre de Trente ans faisait tout au plus des chrétiens extérieurs, voire hypocrites. Alors il répondra avec enthousiasme à une sollicitation émanant d'un groupe de quatre ou cinq hommes qui lui disaient en substance : « Notre société chrétienne est sur le point de sombrer, un chrétien ne s'affiche plus ouvertement comme tel, la personne de Jésus n'est plus du domaine public, dans les réunions amicales on n'entend que paroles creuses, dénigrement d'autrui et plaisanteries d'un goût douteux ; toute question sérieuse jette un froid dans l'assistance et se trouve habilement escamotée. Nous aimerions réagir, créer un cercle de réflexion autour de la

Bible et d'ouvrages édifiants, pour promouvoir notre vie chrétienne commune ». Spener, très ouvert à ce genre de questions, non seulement écoute ses interlocuteurs, mais met son presbytère à leur disposition pour les rencontres et se déclare prêt à y participer.

Reconstruire la vie ecclésiastique comme l'avait fait l'orthodoxie luthérienne après la guerre de Trente ans faisait tout au plus des chrétiens extérieurs, voire hypocrites.

Le premier cercle – qui se réunit deux fois par semaine – s'agrandira rapidement. D'abord composé seulement de patriciens et d'intellectuels, il attire aussi des artisans et des domestiques ainsi que des femmes, présentes dans la même pièce, mais derrière un rideau : elles entendent, mais ne parlent pas. On lit un livre d'édification et on en discute. Les participants de milieux simples viennent grossir les rangs. Après quatre ans, on se concentra sur la lecture et sur l'interprétation de la Bible. L'idée était de faire revivre les assemblées évoquées par 1 Corinthiens 14, en complément au culte proprement dit. Le luthéranisme ne connaissait pas cette pratique qui était recommandée dans l'écrit de Jean Labadie, *L'exercice prophétique* (1669), un ancien jésuite devenu réformé et qui finira dans la dissidence. Spener lui-même récusait tout séparatisme. Il voulait ranimer la grande Eglise par ces conventicules réunis en son sein (*ecclesiolae in ecclesia*). Mais il ne pourra pas empêcher certains de ses disciples, tel Jean-Jacques Schütz, de se

séparer de l'Eglise officielle. La Babylone dont il fallait se séparer d'après ces derniers était l'Eglise luthérienne autant que l'Eglise catholique. Ce fut un coup dur porté à Spener et au mouvement piétiste. Cela confortera les attaques de ses adversaires orthodoxes, qui s'étaient faites de plus en plus vives.

Quelques années plus tard, en 1675, Spener fait paraître ce qui sera, en quelque sorte, le manifeste fondateur du piétisme : un traité publié en préface d'un livre d'Arndt et intitulé *Pia Desideria* (Vœux pieux), dont l'impact sera considérable dans la chrétienté protestante en Allemagne, même s'il n'a pas fait l'unanimité.

Il y établit d'abord un diagnostic sur la situation dépravée, à ses yeux, de la société et de l'Eglise de son temps. Il s'en prend surtout aux autorités civiles qui ne s'occupent guère de l'Eglise et aux prédicateurs dépourvus de foi vivante, se contentant de transmettre la doctrine et de la défendre par des polémiques peu édifiantes. La foi vivante fait défaut également chez les laïcs trop portés vers la boisson, les procès, l'exploitation des pauvres. La pratique religieuse n'est plus qu'extérieure. Bref, si, pour Spener, la doctrine de l'Eglise luthérienne n'est pas en cause et reste vraie, c'est la vie de l'Eglise et de ses membres qui est défailante, voire morte. Ce fait empêche la conversion des Juifs et des papistes, et c'est un scandale pour les âmes pieuses.

Alors, que faire pour que l'espérance en des temps meilleurs sur terre pour

l'Eglise, espérance réelle chez Spener, puisse se réaliser dans un avenir pas trop éloigné ?

Dans la troisième partie de son traité, Spener développe en six points son programme de réforme.

Il s'agit d'abord de répandre plus abondamment la Parole de Dieu. Au-delà des péricopes bibliques lues dans le culte, les communautés devraient se familiariser avec l'ensemble de la Bible, à la fois par la lecture privée et par des études bibliques communes. Il fallait mettre en place des conventicules permettant à chacun d'exprimer ses questions et ses doutes, et donner la possibilité aux prédicateurs et à d'autres de fournir les explications nécessaires.

Spener souhaite, en second lieu, que le sacerdoce universel des croyants, tombé en désuétude dans sa propre Eglise, soit réactivé dans la vie de l'Eglise. Qu'on cesse d'appeler les pasteurs des « *Geistliche* » (spirituels), alors que tous les chrétiens sont des prêtres.

En troisième lieu, il faut se rappeler que le christianisme est moins une doctrine qu'une pratique, il est d'abord amour envers tous les hommes.

En quatrième lieu, Spener demande que les controverses théologiques soient réduites à un minimum. Les incroyants seront convaincus davantage par une vie exemplaire que par des disputes doctrinales.

Les deux dernières propositions visent les études de théologie et la prédication. La formation des pasteurs doit viser davantage la pratique de la piété que l'érudition. Il faut renforcer la vie religieuse des étudiants en théologie en recourant notamment à des auteurs mystiques. Il faut mettre en place des colloques piétistes de type académique regroupant étudiants et professeurs. Ces derniers doivent mener une vie exemplaire. Quant aux prédicateurs, il faut les libérer de la rhétorique baroque et de l'érudition peu édifiante pour les ramener à la simplicité et à leur but véritable : susciter la foi et ses fruits.

Les deux dernières propositions visent les études de théologie et la prédication. La formation des pasteurs doit viser davantage la pratique de la piété que l'érudition. Il faut renforcer la vie religieuse des étudiants en théologie en recourant notamment à des auteurs mystiques.

Tout ce que le piétisme mettra en œuvre au cours des décennies ultérieures était présent dans cet écrit-programme, sauf l'exigence d'une conversion datable et le projet de développer la mission auprès des païens.

Bien que contestés par certains milieux, les *Pia Desideria*, qu'on a comparés parfois aux 95 thèses de Luther, connurent un succès considérable. Les conventicules se multiplièrent un peu partout, y compris dans certaines cours

princières allemandes, et jusqu'en Scandinavie.

Un des hommes marqué durablement par l'influence de Spener fut August Hermann Francke, le fondateur des Etablissements de Halle. Etudiant en théologie, il avait passé par toutes sortes de luttes intérieures et rencontré Spener en 1687 au moment où il lisait des textes de la mystique quiétiste. La même année, il fit l'expérience d'une conversion brutale : doutant d'avoir une foi vivante, voire la foi tout court, il se mit à genoux et demanda à Dieu de le libérer de sa détresse. La prière fut exaucée à l'instant même. Francke se sentit vivre une nouvelle naissance. Cette conversion est devenue en quelque sorte, le prototype de la conversion piétiste. Mais ni Arndt, ni Spener n'avaient fait l'expérience d'une telle conversion datable et ne l'ont jamais exigée. Les deux resteront dans la tradition luthérienne qui admettait que les doutes faisaient partie de la foi et devaient être acceptés comme une épreuve imposée par Dieu. A la différence de la tradition luthérienne reprise par Spener, Francke applique Romains 7 à l'existence de Paul avant qu'il fût devenu croyant.

Donnons encore quelques éclairages sur l'histoire ultérieure et l'action de quelques figures du piétisme.

En 1694 était fondée l'Université de Halle par l'électeur du Brandebourg. Elle allait devenir le bastion du piétisme à partir duquel il allait rayonner en Allemagne du nord. Le chef de file du mouvement sera August Hermann Francke, devenu

professeur de théologie. Il agira aussi par ses multiples œuvres diaconales et pédagogiques dans les Etablissements de Halle. Autant Spener était modéré et prudent, autant Francke est passionné et exclusif. Il ne reconnaît pas d'autres types de piété que la sienne. Un vrai chrétien doit avoir passé par une conversion radicale, marquée par des luttes (*Buszkampf*) et une soudaine effusion de la grâce (*Gnadendurchbruch*). Ce qui n'édifie pas est inutile. Le théologien doit préférer un gramme de foi vivante à un quintal de science morte. Au premier plan de l'enseignement de la théologie : l'exégèse et le Nouveau Testament plutôt que l'Ancien Testament.

Le théologien doit préférer un gramme de foi vivante à un quintal de science morte. Au premier plan de l'enseignement de la théologie : l'exégèse et le Nouveau Testament plutôt que l'Ancien Testament.

Francke est un homme d'action, plus que Spener. Avec l'appui de la noblesse et de la cour de Berlin, il fonde des institutions prospères : écoles, instituts pédagogiques (plus de 2200 élèves en 1727), orphelinat, société biblique (édition à bon marché). Il devient aussi le chef spirituel de la Mission Luthérienne en terre païenne fondée en 1706 par Frédéric IV de Danemark dans la colonie indienne de Tranquebar. Un de ses élèves, Ziegenbalg, en est le premier missionnaire et traduit le Nouveau Testament en tamoul.

Francke mène aussi le combat contre l'orthodoxie, représentée par Loscher, et

contre les professeurs « incroyants » de l'Université. Ainsi le philosophe Wolff est chassé de Halle par ordre du roi. Une telle étroitesse, à la longue, a de fâcheux résultats : les études se dégradent à la Faculté de Halle. Et les enfants des instituts, minutieusement contrôlés, privés de jeux, sont finalement éduqués à une piété dominée par la tristesse.

La Communauté des Frères de Herrnhut est, à côté des piétistes de Halle, la deuxième branche importante du mouvement issu de Spener (le troisième étant le piétisme du Wurtemberg). Son fondateur, le comte de Zinzendorf (1700-1760), fréquente dans sa jeunesse le Collège de Halle, voyage notamment en France où il rencontre le cardinal de Noailles. En 1722, il accueille sur ses terres un groupe de Frères moraves persécutés : c'est la fondation de la colonie de Herrnhut, en Haute-Lusace, qui devient bientôt un lieu de refuge pour des illuminés et des dissidents d'origine variée.

Zinzendorf organise la communauté de Herrnhut : le 12 mai 1727 est fondée l'Unité des Frères renouvelée. La communauté avait son propre culte et sa propre vie communautaire, tout en se rattachant à la paroisse où elle était implantée. Zinzendorf aurait voulu rester dans l'orbite de l'Eglise luthérienne, tout en visant à dépasser les limites confessionnelles. En fait, la communauté devint peu à peu une Eglise nouvelle qui existe toujours, connue par les *Lösungen* (mots d'ordre). Elle essaima vers d'autres communautés (Thuringe, Wetterau, Amérique du nord). L'Unité des Frères adhère à la Confession

d'Augsbourg en 1749, mais conserve son originalité.

La communauté était organisée en chœurs et en bandes. Les laïcs participent activement au gouvernement de l'Eglise, dans la conférence des anciens. La discipline est sévère. Dans les cas importants, le Seigneur est consulté par le sort (Ac 1.16). La théologie est fortement christocentrique. Le chant tient une grande place – quelquefois il n'est pas exempt de mièvrerie. La piété est plus sentimentale qu'à Halle, mais elle se distingue par son caractère joyeux et optimiste.

Dans le Wurtemberg se développe un piétisme plus large, plus populaire, mieux intégré à l'Eglise que dans le Nord. Ce n'est pas la noblesse, ce sont les théologiens, les bourgeois, les paysans qui lui sont acquis. L'antagonisme entre orthodoxes et piétistes y fut quasiment absent au XVIII^e siècle. Des théologiens célèbres, dont Bengel et Oetinger, sympathisèrent avec le piétisme.

Le piétisme radical

Dans quelques régions, des communautés se séparent de l'Eglise officielle, notamment dans la Wetterau au nord de Francfort-sur-le-Main. Elles avaient une tendance mystique et enthousiaste où l'on trouve parfois l'influence de Camisards réfugiés. Le séparatisme, exceptionnel chez les Allemands, compte quelques personnalités originales et marquantes comme Gottfried Arnold (1666-1714),

l'auteur de *L'histoire impartiale de l'Eglise et des hérésies*. Cet ouvrage prend le contre-pied des historiens orthodoxes pour qui tout hérétique est un fils du diable. Il n'est cependant guère plus impartial qu'eux, car il prend passionnément la défense de tous ceux qui ont fait opposition à une Eglise établie et incline à croire que les mystiques et les séparés possèdent seuls la vraie piété.

V. Quelques enjeux théologiques

1) La conception de la théologie

Spener a réagi contre la conception qu'avait l'orthodoxie luthérienne de la théologie. Pour l'orthodoxie, tout en étant orientée vers la pratique, la théologie consistait en un ensemble d'affirmations doctrinales de caractère scientifique établies par la raison sur la base des données de l'Ecriture sainte et conformément aux normes doctrinales des écrits symboliques. Pour formuler ces affirmations, on n'avait pas besoin de l'expérience religieuse comme telle, c'est-à-dire de la volonté ou de l'âme transformée par la foi. En fait, l'orthodoxie faisait la distinction entre l'intellect et la volonté. La théologie relevait de l'intellect, la vie chrétienne de la volonté. Dans cette perspective, un non-croyant pouvait être un bon théologien.

Spener se dresse contre la séparation entre intellect et volonté. Il nie que des non-régénérés puissent être de véritables théologiens. Sans la nouvelle naissance,

il n'y a pas de théologien chrétien véritable. Certes, le non-régénéré peut communiquer des vérités tirées de façon orthodoxe de l'Ecriture, mais faute d'y acquiescer personnellement, il ne pourra, en dernière instance, pas présenter la vérité d'une bonne manière.

En fait, l'orthodoxie faisait la distinction entre l'intellect et la volonté. La théologie relevait de l'intellect, la vie chrétienne de la volonté. Dans cette perspective, un non-croyant pouvait être un bon théologien.

Pour Spener et le piétisme, le véritable théologien n'est pas celui qui connaît intellectuellement les vérités chrétiennes, mais celui qui les connaît de façon personnelle et existentielle, sur la base de sa conversion et de son illumination intérieure. Par rapport à l'orthodoxie, on constate un certain déplacement. La part de ce que l'intellect non régénéré ou le théologien non converti peut connaître de la vérité chrétienne n'est certes pas entièrement rejetée. Spener voyait bien que des non chrétiens admettaient un certain nombre de vérités chrétiennes et pouvaient lire l'Ecriture. Mais cette part est minimisée ou dévalorisée. La véritable connaissance, celle en particulier qui va faire la différence entre ce qui est central ou salutaire et le reste, n'est possible que sur la base de l'expérience religieuse. On notera aussi que Spener admet la possibilité d'une foi salvifique qui soit accompagnée d'un certain nombre d'erreurs sur le plan théologique. A la limite, on peut être un hérétique en matière de théologie et

pourtant être sauvé ! La preuve, dit-il, c'est que les disciples de Jésus n'avaient pas tous une théologie complète et juste en tous points, et pourtant ils avaient une foi salvifique. Il n'est donc pas possible de juger de la foi selon des critères intellectuels.

L'importance accordée à la conversion et à l'illumination intérieure conduira Spener à distinguer des théologiens régénérés et des théologiens non régénérés, ce qui est évidemment assez difficile, car comment juger en pratique ?

A bien des égards, les conceptions de Spener, bien qu'imparfaitement élaborées sur certains points, annoncent des tendances modernes : Kierkegaard, l'existentialisme, Bultmann, à savoir qu'il n'y a de connaissance véritable de Dieu que par l'expérience religieuse. Mais l'époque moderne dépassera la démarche de Spener, dans la mesure où l'on fera également de l'expérience religieuse le principe critique fondamental : par exemple, la résurrection du Christ est vraie dans la mesure où elle se répète en l'homme, ou bien Jésus-Christ est le fils de Dieu parce que son action sur le croyant est d'un autre ordre que celle de tout autre homme de l'histoire. Mais n'est-ce pas sacrifier alors tout le pôle objectif du message chrétien – le témoignage de l'Écriture sainte, l'histoire du salut et faire de la subjectivité, de l'expérience religieuse le seul critère de vérité ?

Spener n'est pas allé jusque là. Il a continué à admettre qu'il y avait des articles de la foi qu'il fallait croire sur la base

du témoignage biblique, et à dire que c'est la Parole, donc une réalité extérieure, qui donne la vérité et qui fonde la foi. Et pourtant, l'irruption de la subjectivité se produit avec ses conséquences imprévisibles. On ira plus loin que Spener, et cela dès le XVIII^e siècle.

2) La vie chrétienne

Spener soulignera qu'à l'origine de la vie chrétienne, il y a la nouvelle naissance et il insistera sur les fruits de la vie nouvelle, voire sur la capacité pour le chrétien d'atteindre à une certaine perfection.

Notons d'abord qu'à la suite de Jean Arndt et d'autres, le piétisme réagit contre une dissociation, chez Melancthon et dans l'orthodoxie luthérienne, entre la justification et la sanctification. Le fait de souligner que le pardon de Dieu ne dépend pas de la transformation de l'homme, mais d'un acte propre de Dieu a pu conduire à séparer la justification de la sanctification. Une telle orientation risquait aussi de faire de la foi un simple assentiment à une vérité doctrinale. Et les œuvres du chrétien semblaient devenir secondaires. En fait, pour Luther, la Parole de Dieu est toujours créatrice : quand il pardonne, il crée aussi la vie nouvelle. Mais par la suite, cela avait souvent été perdu de vue.

Sans abandonner la catégorie de la justification par la foi, Spener et le piétisme vont privilégier la catégorie de la nouvelle naissance, elle-même déjà présente dans la conception de *l'ordo salutis* de l'orthodoxie luthérienne. Il ne suffit pas,

proclame Spener, que le chrétien croie et qu'il soit justifié par un jugement de Dieu qui demeurerait un acte extérieur. La vie chrétienne est véritablement sous le signe d'une nouvelle naissance. Que s'y passe-t-il ? L'homme est transformé en son être profond, dans son intériorité. Spener peut même parler d'une nouvelle nature. Pourtant, il n'est pas toujours très précis dans la façon de distinguer la nouvelle naissance de la justification. Il semble aussi que l'homme puisse à nouveau perdre la nouvelle naissance. Comme son nom l'indique, il s'agit de quelque chose que l'homme subit.

Sans abandonner la catégorie de la justification par la foi, Spener et le piétisme vont privilégier la catégorie de la nouvelle naissance, elle-même déjà présente dans la conception de l'ordo salutis de l'orthodoxie luthérienne.

Spener affirme très fortement que c'est la Parole de Dieu qui est à l'origine du processus. Il se distingue des mystiques en ce sens qu'il ne parle pas de la préparation à recevoir la grâce. Précisément parce qu'il décrit la vie chrétienne sous l'angle de la nouvelle naissance, il insistera sur la nécessaire passivité de l'homme. L'homme ne peut opérer lui-même sa naissance physique, ni sa naissance spirituelle.

On notera aussi que Spener réagit contre la distinction introduite dans l'orthodoxie entre une pénitence opérée par la prédication de la loi et la foi suscitée par l'annonce de l'Évangile. On ne peut

pas faire véritablement pénitence en dehors de l'annonce de l'Évangile, c'est-à-dire de la bonté de Dieu. En 100 ans, dira-t-il dans son premier sermon à Dresde, personne ne sera converti par la loi. La loi peut certes opérer une certaine repentance (*Reue*), mais non la pénitence véritable. On ne peut haïr le péché que si l'on aime Dieu. Or, aimer Dieu, on ne peut le faire que par la foi, donc sur la base de l'annonce de l'Évangile.

Il faut se garder d'une foi imaginaire, dit Spener, et s'examiner si on est véritablement chrétien. Cela n'est possible que si une foi vivante et authentique se manifeste par certains signes qui, s'ils sont présents, peuvent conférer une certaine certitude de la foi. S'il n'y avait pas ces signes ou ces marques, notre relation avec Dieu souffrirait du doute et de l'incertitude.

Or, la foi se traduit sur le plan du sentiment et de la volonté, de la conscience. On peut donc la discerner. Avoir confiance en Dieu, c'est aussi avoir un sentiment de béatitude. Spener a tellement souligné cela que ses adversaires orthodoxes l'accuseront de négliger le « pas encore » de la tension eschatologique.

Pourtant Spener se rend bien compte qu'il n'est pas possible de fonder la certitude sur l'expérience ou la conscience de la foi. La béatitude de notre état de chrétien peut être cachée sous les tentations. Souvent la foi confrontée au doute n'existe que comme désir de mieux croire et non comme sentiment bienheureux d'être en Dieu. De plus, il y a le danger de

se tromper sur l'expérience. C'est pourquoi Spener se tourne plutôt vers la manifestation de la foi dans la pratique de la piété, dans le témoignage d'une vie chrétienne. Parmi ces signes de foi, il nomme l'amour pour Dieu, le plaisir qu'on prend à faire le bien, le détournement intérieur à l'égard du monde, la prière incessante, le désir de ce qui est éternel, l'intention de ne pas pécher.

En même temps, Spener – met en garde contre des choses qui, selon lui, ne sont pas, comme telles, des signes attestant la nouvelle naissance. Le baptême simplement reçu ne suffit pas : même si nous sommes nés de nouveau par le baptême, il n'est pas assuré que nous nous trouvons encore dans cette nouvelle naissance (*« daß wir gewiß noch in solcher Wiedergeburt stehen »*). « La nouvelle naissance peut aussi se perdre... là où nous ne tuons pas chaque jour par la repentance et la pénitence le vieil Adam en laissant émerger l'homme nouveau ».

Autres actes qui ne sont pas forcément des signes de la nouvelle naissance : lire la Parole et prendre la Sainte Cène, sans les intérioriser, vivre honorablement comme les païens le font aussi, chercher sa propre gloire... ; l'homme né de nouveau ne cherche pas sa propre gloire ni son propre intérêt, mais celui du prochain.

Il faut s'en tenir aux vrais fruits, aux vraies marques de la nouvelle naissance déjà mentionnées. Quand Spener demande qu'on s'examine ainsi soi-même, ce n'est pas, en règle générale, pour que

la foi devienne sûre d'elle-même, mais plutôt pour ébranler une foi imaginaire. En effet, la foi vivante qui se manifeste par les signes indiqués connaît la certitude en elle-même et n'a pas besoin d'y arriver par le discernement des fruits du cœur ou de la conscience. Seules des âmes inquiètes ou tristes ont besoin du soutien qu'un examen de soi scrupuleux peut leur donner en prouvant, sur la base des fruits, l'existence d'une foi vivante.

Malgré ces précautions, on ne peut pas nier que la foi devient ainsi dépendante d'une certaine forme de la piété, dans la mesure où vaut l'affirmation : là où il y a de la piété et de la vertu, là il y a une foi chrétienne authentique. De même : là où tu sens en toi de la piété et de la vertu, tu peux être certain d'être en Dieu. Sans doute cela n'apparaît qu'épisodiquement chez Spener et avec une multitude de précautions et de garde-fous, mais, libérée de ces précautions, cette démarche conduira à l'*Aufklärung*.

Etant donné la nouvelle naissance, nous dit Spener, on peut penser que les chrétiens peuvent atteindre dès ici-bas un certain degré de perfection. Certes, il n'a jamais affirmé que les hommes régénérés avaient la capacité d'accomplir la loi de façon irréprochable et donc d'être libres de tout péché, ni que Dieu allégerait pour ses enfants le poids ou l'étendue de l'exigence morale pour leur permettre de l'accomplir de façon parfaite.

Pourtant, on peut parler d'une certaine perfection de la vie chrétienne dans la mesure où les chrétiens, malgré leurs

faiblesses, malgré le péché qui reste et la nécessité de mourir continuellement au monde, peuvent accomplir sincèrement et sans arrière-pensées les œuvres de la loi... Celui qui croit véritablement n'agit pas par crainte ou par espoir d'un gain, mais parce qu'il est poussé et inspiré par l'amour de Dieu et l'amour pour le bien.

Dans cette perspective, Spener tend à relativiser, dans certains passages, les manquements des régénérés, les qualifiant de « péchés de faiblesse », à l'instar peut-être de Gerson qui parlait de « péché passif ». Que sont ces péchés par rapport à la réalité de l'homme nouveau, sinon une ombre par rapport à la lumière ? Les tentations sont une sorte de jeu, le combat et la victoire du Christ les ont déjà surmontées.

Spener tend à relativiser, dans certains passages, les manquements des régénérés, les qualifiant de « péchés de faiblesse », à l'instar peut-être de Gerson qui parlait de « péché passif ».

On notera aussi que Spener distingue dans la vie chrétienne des degrés et des niveaux. Il y a des chrétiens qui, par leur prière, la victoire sur eux-mêmes et leur observation des commandements, dépassent de loin ceux qui en sont encore aux débuts d'un christianisme pratique. De tels chrétiens, affirme-t-il, le Nouveau Testament les appelle parfaits en comparaison avec les autres. Cela dit, un des signes caractéristiques de cette perfection est aussi la conscience de l'imperfection qui

demeure. Le chrétien régénéré reste réduit à demander pardon à Dieu.

Pour souligner l'idée que le chrétien peut atteindre à une certaine perfection, Spener propose aussi la distinction suivante : dans la foi nous ne pouvons, certes, pas accomplir (*erfüllen*) les commandements de Dieu au sens plein du terme, mais nous pouvons les observer (*halten*). En douter serait tomber dans le laxisme et devenir infidèle au témoignage biblique (1 Jn 2.3-4 ; 3.22 ; 5.3 ; Mt 19.20).

En référence à 1 Jn 3.9, Spener peut aussi faire la différence entre « avoir » le péché et commettre le péché. Même les chrétiens régénérés « ont » le péché, étant donné le péché originel et les mouvements mauvais qu'il nous inspire. Mais le régénéré ne cède pas au péché. Il ne le commet pas.

Il nous faut encore voir la question des *adiaphora*, c'est-à-dire nous demander s'il y a pour le chrétien régénéré des choses neutres.

Depuis les *Pia Desideria*, le piétisme était parti en guerre contre le manque de sérieux dans la vie chrétienne. Les fruits d'une véritable foi manquaient. Il n'y avait pas de vraie sanctification. Dès lors se posait la question si les divertissements pratiqués à l'époque (fréquentation du théâtre et de l'opéra, danse) étaient conciliables avec la foi chrétienne. La discussion de ce problème fit surgir la question de savoir s'il n'y avait pas des « *adiaphora* » (choses neutres) qui, en soi, n'étaient ni bonnes ni mauvaises.

Le conflit éclata à propos du théâtre et de l'opéra. En 1678 s'ouvrit l'opéra de Hambourg. Des pasteurs piétistes prirent position d'abord contre le théâtre en général (Anton Reiser 1681 : « Théâtromanie ou les œuvres des ténèbres dans les spectacles publics »), puis contre l'opéra (1686 – Johann Winckler). L'opéra fut fermé un certain temps. Mais d'autres pasteurs, aidés par les facultés de Wittenberg et de Rostock, prirent position pour l'opéra, contre les piétistes.

Voici les arguments de Winckler : les opéras sont en contradiction avec l'esprit de pénitence qui sied aux chrétiens en les incitant à la futilité et aux plaisirs du monde. On y dépense de l'argent inutilement pour les plaisirs des sens au lieu d'user de l'argent pour les malheureux. Même si les opéras étaient des *adiaphora*, ce n'est pas le moment de s'amuser, alors que les Eglises protestantes sont en danger en Hongrie, en Silésie, en Alsace.

La position contraire (Mayer) argumentait ainsi : les opéras ne sont pas uniquement destinés aux plaisirs de la chair. Ils ont un but louable, à savoir la gloire de Dieu, l'incitation à l'amour de la vertu et à la mise en valeur du don, émanant de Dieu, de la musique vocale et instrumentale. Il alla jusqu'à justifier les déguisements des acteurs en rappelant que le Saint-Esprit lui-même avait pris la forme d'une colombe et les anges celle de jeunes gens.

L'opposition contre les amusements mondains se généralise parmi les piétistes.

En 1692, des pasteurs de Gotha s'élèvent contre la danse, le jeu de cartes, les comédies, les histoires obscènes, en se refusant de les considérer comme des *adiaphora*. Des pasteurs allèrent jusqu'à refuser la Sainte Cène à des paroissiens qui ne renonçaient pas à la danse.

Spener lui-même ne s'est pas grandement engagé dans ces disputes. Il était d'avis que la danse, telle qu'elle était pratiquée à son époque, était un péché, mais là où la jeunesse bien éduquée dans la foi se détournait des plaisirs du monde, l'apprentissage de la danse ne pouvait pas être un mal, dans la mesure où cela donnait une certaine aisance à leurs membres, comme on apprend bien d'autres choses pour la vie en société. Spener se contente d'indiquer quelques règles générales ; qu'un chrétien ne fasse rien qui ne soit pas inspiré par la foi ; qu'il soit convaincu de plaire à Dieu en ses actes, qu'il s'abstienne de tout ce qui ne sert pas la gloire de Dieu et qui ne puisse être fait au nom de Jésus ; qu'il rende compte à Dieu de l'emploi de son temps ; qu'il évite même l'apparence du mal. S'il observe ces règles, le chrétien saura parfaitement que penser de tels plaisirs.

3) La conception de l'Eglise

Tout en soulignant sa fidélité aux doctrines réformatrices et en proclamant l'importance du baptême et de la cène,

Spener changeait en fait les accents. En dernière instance, l'Eglise était définie à partir des régénérés et non à partir des moyens de grâce. La sainteté de l'Eglise, comprise comme la sainteté de ses membres, remplace l'Eglise déterminée par la Parole et les sacrements.

Spener changeait en fait les accents. En dernière instance, l'Eglise était définie à partir des régénérés et non à partir des moyens de grâce.

Les chrétiens authentiques doivent se rassembler entre eux dans des conventicules. Ils n'abandonneront pas pour autant l'Eglise multitudiniste qui reste pour eux celle de la doctrine, de la catéchèse, des sacrements. Mais ils la dépassent, pour édifier la vraie communauté chrétienne qui est le rassemblement des régénérés.

L'approche piétiste va également modifier la perception du ministère pastoral. Selon la Confession d'Augsbourg, le pasteur devait être appelé (*rite vocatus*) pour exercer son ministère dans la communauté. Sa parole avait autorité dans la mesure où elle transmettait l'Evangile et cela, même si sa vie n'était pas toujours fidèle à cet Evangile. Dans la ligne antidonatiste de l'Eglise ancienne, la Réformation soulignait l'objectivité de la Parole et des sacrements, qui avaient leur propre efficacité indépendamment de la personne du ministre.

Il suffit de lire les *Pia Desideria* pour constater que le piétisme déplace les

accents. Ce qui compte, c'est la piété du pasteur, plutôt que sa formation théologique, voire son message. En dernière instance d'ailleurs, laïcs et pasteurs sont mis sur le même plan. Sur la base du sacerdoce universel, chacun peut, au fond, enseigner. Il n'y a pas de grâce ministérielle.

En ce qui concerne les rapports entre l'Eglise et l'Etat, on ne sera pas étonné de la critique virulente du césaropapisme mise en avant par Spener dans les *Pia Desideria*. A la différence de Luther, il ne s'intéresse pas aux fonctions proprement civiles des autorités politiques, mais examine le rôle qu'elles devraient jouer au service des Eglises. Or, aux yeux de Spener, ce rôle est surtout négatif. Les autorités ont asservi l'Eglise, l'ont utilisé dans leur propre intérêt au lieu de l'aider à remplir sa mission, au point qu'il est souvent préférable d'être Eglise sous une autorité non chrétienne que sous une autorité chrétienne. Spener va-t-il jusqu'à prôner la séparation entre l'Eglise et l'Etat ? Il n'en est pas loin. Mais cela ne l'empêche pas, quelques années plus tard, et ce sera encore plus net pour Francke, de recourir au bras séculier pour combattre l'adversaire principal qu'était pour le piétisme allemand l'orthodoxie luthérienne.

Le jugement porté par les piétistes sur l'Eglise luthérienne de leur temps sera sévère. Les piétistes radicaux, tel Gottfried Arnold, la qualifieront de Babel. Si l'attente d'une réforme de la vie et de la piété se manifeste fréquemment dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les piétistes radicaux mettent le papisme et l'Eglise

luthérienne dans le même sac. Bien souvent le piétisme se comprendra lui-même comme la Réforme attendue. A l'intérieur de l'orthodoxie luthérienne on était devenu prudent dans l'usage du terme « réformés » et l'on évitait le terme de « réformation ». Chacun doit édifier et améliorer les choses selon son état. Il y a Réformation au sens plein du terme seulement quand Dieu suscite des hommes particuliers munis d'une grâce spéciale pour œuvrer en temps de détresse. Là où on cherche à réformer en dehors de cette détresse, il en résulte un réformatisme bien dommageable.

Le piétisme, au contraire, prône une Réformation comme au temps de Luther et souhaite que tous s'y engagent et pas seulement les pasteurs et les théologiens. En effet, à ses yeux, la grave perversion de l'Eglise appelait une réformation totale.

4) L'eschatologie

Spener a modifié les conceptions eschatologiques de son Eglise. Rappelons celles de l'orthodoxie luthérienne. Fidèle aux conceptions de Luther, traumatisée par l'expérience de la guerre de Trente ans, celle-ci, tant au niveau de la prédication que de la piété et de la théologie, vivait dans l'idée que la fin des temps était imminente. Mais ce message était de moins en moins reçu à une époque où l'Europe s'apprêtait, notamment les Lumières, à marcher vers un avenir meilleur, dont on n'envisageait pas une fin immédiate.

Spener partageait une telle confiance en l'avenir. Il la tirait du Nouveau Testament. Il pensait que l'Eglise allait, sur terre, au-devant de temps meilleurs. C'était le retour, au sein du luthéranisme, d'un certain millénarisme, c'est-à-dire de l'attente d'un royaume glorieux du Christ sur terre, avant le dernier jour. La Réformation, au contraire, avait écarté une telle perspective : les progrès sur terre ne pouvaient être que relatifs et le règne du Christ proprement dit ne pouvait commencer qu'à la fin des temps. Selon Spener, c'est sur terre et dans un proche avenir que l'Eglise allait connaître un état meilleur, ce qui était à la fois une consolation pour les fidèles et une incitation à agir.

Selon Spener, c'est sur terre et dans un proche avenir que l'Eglise allait connaître un état meilleur, ce qui était à la fois une consolation pour les fidèles et une incitation à agir.

Mais qu'est-ce qui justifiait une telle attente ? S'appuyant sur Romains 9-11, Spener avança d'une part l'idée d'une conversion prochaine des Juifs. Le peuple d'Israël, du moins le reste consacré, allait se tourner vers le Christ – appel aussi aux chrétiens pour cesser de scandaliser les Juifs par leur contre-témoignage. D'autre part, l'on pouvait attendre, selon Spener, la chute prochaine de la Rome papale, déjà atteinte certes par la Réformation, mais encore debout.

La chrétienté composée de Juifs et de païens allait s'unir et se rassembler. Ce sera l'œuvre de l'Esprit de Dieu – thème très important des *Pia Desideria* – qui allait rénover à la fois l'Eglise et les chrétiens individuellement, dont la vie spirituelle allait porter les fruits caractéristiques d'une foi vivante.

Certes, Spener ne spéculait pas sur une chronologie des glorieux événements qu'il attendait. A la différence des Lumières, il soulignait que malgré l'amélioration prévue, l'Eglise continuerait à cheminer sous la croix. Par ailleurs son insistance sur le renoncement, voire sur un certain ascétisme, l'éloignait de l'esprit des Lumières. Mais d'un autre côté, l'espoir en des temps meilleurs alimentait chez lui et chez ses amis un dynamisme nouveau. Il allait susciter un grand zèle au service du royaume de Dieu, pour prêcher en particulier la conversion, regrouper les convertis, promouvoir la mission (que le piétisme favorisera au sein du protestantisme) et mettre en œuvre de nouvelles formes de diaconie.

VI. Le piétisme : une certaine forme de socialisation religieuse

Nous avons évoqué les orientations doctrinales du piétisme, dans la perspective de Spener principalement. Mais le piétisme n'était pas seulement un mouvement doctrinal, hétérogène d'ailleurs. C'était aussi une manière nouvelle, dans

le protestantisme, d'insérer l'individu dans la communauté religieuse.

1) Le petit cercle existait désormais à côté et au-dessus du culte de l'Eglise. Etre membre de la communauté chrétienne ne consistait plus en premier lieu à se soumettre aux doctrines et aux pratiques de l'Eglise, mais à se rattacher à la communauté des chrétiens sincères et authentiques. Les conventicules, une sorte de secte dans l'Eglise, divisèrent l'Eglise en deux groupes : ceux qui se rattachaient à ces communautés et les autres.

Par ailleurs les chrétiens « régénérés » réunis dans les conventicules, formaient des réseaux, souvent étendus, de « frères » et de « sœurs » éloignés géographiquement.

2) Très rapidement se constitue une tradition propre au piétisme que tout chrétien qui voulait être piétiste devait reconnaître. C'était d'abord une certaine interprétation de l'histoire de l'Eglise. Elle consistait à placer Spener qui avait poursuivi l'action du Réformateur au même rang que Luther et, plus tard au Wurtemberg, à considérer Bengel comme le véritable héritier de Spener. Mais cela consistait aussi à reconnaître l'autorité religieuse des guides locaux et régionaux : les patriarches, si importants en particulier au Wurtemberg.

En dehors de la Bible, on lit aussi dans les conventicules des livres d'édification rédigés par les pères du piétisme. Ils reflétaient la tradition particulière du piétisme ou de tel ou tel groupe piétiste.

A côté des enseignements des patriarches et des pères, et d'un biblicisme souvent naïf, les « signes divins » et les exaucements de prière, les « doigts » de Dieu et les manifestations particulières de la Providence, constituaient un autre aspect de la tradition piétiste.

Les « signes divins » et les exaucements de prière, les « doigts » de Dieu et les manifestations particulières de la Providence, constituaient un aspect de la tradition piétiste.

3) Il conviendrait également de s'arrêter au vocabulaire utilisé dans les cercles piétistes.

Les titres sociaux ont disparu. Le (ou la) piétiste est pour les autres « frère » ou « sœur ». Certains adjectifs, comme les mots « vivant » (une foi « vivante »), « bienheureux » (*selig*), apparaissent très fréquemment. L'« âme » fait partie des mots préférés du piétisme, ainsi que le terme « réveillé » et ses variantes. L'analyse du discours sur Dieu fait également apparaître des traits caractéristiques. En ce qui concerne Jésus, la préférence va au mot *Heiland* (Sauveur).

Zinzendorf et le mouvement de Herrnhut ont tout particulièrement développé un langage spécifique, mièvre à bien des égards, parlant ainsi de Jésus comme du « frère agnelet » (*Bruder Lämmlein*). On privilégie le « sang de l'agneau ». A Herrnhag, une fondation non durable de Herrnhut, on a d'ailleurs mis en place toute une célébration très réaliste des

plaies de Jésus jusqu'à faire couler du sang d'une statue représentant le Christ.

4) La simplicité de vie, voire l'ascèse, faisaient partie du style de vie piétiste, non sans certaines variations selon le groupe social. Mais en général, le luxe vestimentaire était prohibé, ainsi que la danse ou d'autres réjouissances. Une éthique rigoureuse alliée à l'introspection s'impose. En même temps est prôné l'engagement du chrétien, le zèle pour le royaume de Dieu bien sûr. On peut certes, sans fausse honte, devenir riche, mais pas pour soi-même, seulement pour le royaume de Dieu.

Francke a tout particulièrement vilipendé l'oisiveté. Le travail tient une place centrale dans son système. C'est pour l'homme régénéré le devoir par excellence. Lui-même débordait d'ailleurs d'activité au point d'affirmer : « Je peux dire en vérité que si je consacre à quelqu'un plus d'une heure de mon temps, je pense que je lui fais un grand cadeau ». Il convient, selon Francke, de saisir les occasions favorables que Dieu nous donne. « Si on laisse passer le temps de grâce où l'on peut agir, la nuit peut venir où personne ne peut agir. On ne trouvera ni l'occasion ni la bénédiction que Dieu nous offre maintenant quand les hommes ont envie de bien agir ».

5) Notons enfin qu'il ne suffisait pas d'avoir certaines convictions religieuses ou de vivre selon un certain style de vie pour être un piétiste. Encore fallait-il être reconnu comme tel, c'est-à-dire être qualifié par les membres d'un conventicule

comme « frère », et comme chrétien « né de nouveau ». Cela limitait de fait l'individualisme religieux. En effet, la communion fraternelle des « frères » et des « sœurs » plaçait l'harmonie, voire un certain conformisme, au-dessus des opinions, éventuellement critiques, de l'individu.

VII. L'impact du piétisme sur le protestantisme

Il nous faut, en un dernier temps, évoquer l'influence du piétisme, ses effets.

On pourrait constater d'abord très banalement que le piétisme a eu du succès – si on en juge par la rapidité avec laquelle les idées d'un Spener ou d'un Francke, par exemple, se sont répandues et cela bien au-delà de l'Allemagne. Il n'y a pas de doute, le piétisme répondait à certaines attentes de l'époque.

Mais en quoi a-t-il marqué l'histoire de l'Eglise de son temps, voire des siècles ultérieurs ? Je nomme six aspects de cette marque piétiste qu'on peut discerner dans l'histoire de l'Eglise et même au-delà des limites de l'Eglise, encore que ces aspects relèvent d'autres causes que de l'influence piétiste. Mais cette dernière a joué.

1) Par son insistance sur la subjectivité, le piétisme va favoriser un christianisme conçu comme décision personnelle au détriment d'une attention portée à la doctrine ou à l'institution. C'est l'authenti-

cité qui prendra la place de la vérité, et le « je » croyant devient plus important que l'objet de la foi. Cette subjectivité s'épanche dans les innombrables cantiques que le piétisme a suscités, de même qu'elle alimente les biographies et les autobiographies. C'est le temps de l'expérience religieuse.

2) L'importance de l'expérience personnelle va conduire à la réhabilitation des laïcs dans l'Eglise. En effet, ce n'était plus l'ordination d'un ministre qui déterminait son ministère, mais sa vie personnelle. Ce qui comptait, c'était l'expérience spirituelle du pasteur. Or, une telle expérience n'était évidemment pas limitée au pasteur ordonné.

De fait, la place et le rôle des laïcs – un terme qu'on remplacera d'ailleurs par celui de sacerdoce de tous les baptisés – vont se développer considérablement sous l'influence piétiste, l'exemple le plus illustre étant celui de Zinzendorf, ce comte de Bohême qui fut l'un des grands chefs du mouvement.

La place et le rôle des laïcs vont se développer considérablement sous l'influence piétiste, l'exemple le plus illustre étant celui de Zinzendorf, ce comte de Bohême qui fut l'un des grands chefs du mouvement.

3) La revalorisation et la diffusion de la Bible, le commentaire biblique remplace la somme théologique. L'influence du piétisme va être considérable sur la revalorisation de la Bible à tous les niveaux de

l'Eglise. Depuis l'éducation des enfants où les histoires bibliques remplacent le catéchisme jusqu'à l'université où l'exégèse prend le pas sur la dogmatique et surtout sur les controverses.

A cette revalorisation de la Bible correspond un effort accru pour la diffuser. En 1710, un laïc – le baron de Canstein, fonda avec Francke une maison d'édition de Bibles à Halle. Profitant des progrès des techniques de l'imprimerie et résolue à diffuser la Bible en faisant abstraction de tout point de vue commercial, cette imprimerie de Halle diffusa en quelques années cent mille Nouveaux Testaments et quarante mille exemplaires de la Bible tout entière. La diffusion de la Bible sous l'influence piétiste dépassa celle qu'avait entraînée la Réforme.

4) L'essor des missions protestantes. L'origine des missions protestantes est plus ancienne que le phénomène du piétisme, mais il faut souligner l'essor de l'engagement missionnaire sous l'influence du piétisme. Les circonstances extérieures étaient favorables, les Etats protestants, tels que la Hollande, l'Angleterre et le Danemark, devenaient des puissances coloniales. Le mouvement piétiste était, pour sa part, d'emblée tourné vers l'évangélisation, vers le témoignage personnel, animé par le souci de sauver les hommes de la perdition, de les appeler à la conversion.

En Allemagne, Halle devint le centre d'une mission très vivante qui exerça notamment ses activités en Inde du Sud

(Ziegenbalg, Friedrich Schwarz). La communauté des frères de Herrnhut, la fondation de Zinzendorf, envoya des missionnaires au Groenland et dans les îles de l'Amérique centrale. Jusqu'à la mort de Zinzendorf en 1760, 726 missionnaires sont partis en terre de mission.

En Angleterre, la variante anglaise du piétisme allemand, le méthodisme, fut lui aussi à l'origine d'un essor missionnaire. Chez Wesley d'abord, et ensuite chez d'autres représentants du même mouvement.

5) La portée œcuménique du piétisme. D'emblée, le piétisme a tendu vers l'universalité et vers l'interconfessionnalité. L'expérience personnelle qu'il prônait n'était bien sûr pas limitée à une aire géographique. Et elle n'était pas le monopole d'une confession donnée. De toute manière, des hommes tels que Spener s'inspirèrent d'une tradition mystique qu'ils trouvaient aussi en dehors du protestantisme et en partie en dehors de l'Allemagne. L'expérience de la conversion et de la réalité de la vie nouvelle était décrite par des chrétiens de toutes les confessions.

Des hommes tels que Spener s'inspirèrent d'une tradition mystique qu'ils trouvaient aussi en dehors du protestantisme.

La relativisation de la doctrine et des institutions corrélative à l'insistance sur la piété personnelle contribuaient aussi à relativiser les frontières confessionnelles.

A Francfort-sur-le-Main, Spener accueille des chrétiens réformés dans ses « *collegia pietatis* », sans cesser pourtant de se réclamer, dans ses *Pia Desideria*, de la confession luthérienne. Le confessionnalisme de l'orthodoxie était ainsi battu en brèche, un rapprochement de fait entre les confessions se produisit qui se poursuivra aux XIX^e et XX^e siècles, par exemple par des unions d'Églises en Allemagne et par l'essor du mouvement œcuménique moderne, de même d'ailleurs que dans les mouvements « charismatiques ».

6) Il faut signaler un dernier aspect de l'influence du piétisme, c'est son impact sur le plan de la sécularisation.

Nous avons signalé la désaffection dans laquelle tombe le premier article, c'est-à-dire tout ce qui concerne la création, la nature, l'économie. Tout cela, c'est le monde mauvais à l'égard duquel il faut

prendre ses distances ou dans lequel il faut faire pénétrer la réalité religieuse, dont le croyant fait l'expérience dans la conversion. En fait, Dieu est absent du monde. Il n'y est pas à l'œuvre. Une telle conception ouvre le champ à la sécularisation, c'est-à-dire à une vision non religieuse du monde. L'art, la politique, l'économie vont s'émanciper de la tutelle religieuse.

Sans doute y a-t-il bien d'autres causes de la sécularisation que le piétisme, l'évolution de la science et de la philosophie notamment. Mais à la différence de la Réforme et de son insistance sur la création, le piétisme se retire dans l'intériorité. Le monde est laissé à lui-même ou tout au plus réduit à un objet de mission. D'une certaine manière, le piétisme légitime théologiquement une évolution caractéristique du monde moderne.

M. L.